

 *Collection Ligne de Fuite*

**VINGT-CINQ  
NUANCES  
DE NOIR**

Du même auteur :

*Dents de lait dans Deletatur, Paraduria et autres nouvelles* (recueil collectif)

Editions Bastet 2004

ISBN 2-915792-00-3

*Cam@rdage* (thriller)

Editions du Tremplin 2006

ISBN 978-2-35396-008-8

*Le testament d'Anna Markowitch dans Bonne route !* (recueil collectif)

Editions Bastet 2007

ISBN 978-2-915792-03-4

*Transcanadienne, sur la piste des tueurs en série* (web-document 2009)

<http://www.transcanadienne.overblog.com>

*Lignes de feu* (thriller)

TheBookEdition 2010

ISBN 978-2-9523340-0-6

*Une part de rêve à 35 cents* (roman)

Editions Atria 2013

ISBN 978-2-918078-47-0

**Christophe DUGAVE**

**VINGT-CINQ  
NUANCES  
DE NOIR**

**Recueil de nouvelles**

 *Lignes Imaginaires*

Composition de couverture © *ELIOGRAPH*

© Lignes Imaginaires/C. Dugave 2016

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

ISBN 978-2-9523340-1-3

NB : Les textes de ce recueil sont des œuvres de pure fiction. Toute ressemblance avec des faits réels et des personnages existants ou ayant existé serait fortuite et indépendante de la volonté de l'auteur.

*L'homme qui médite vit dans l'obscurité ;  
l'homme qui ne médite pas vit dans  
l'aveuglement.  
Nous n'avons que le choix du noir.*

Victor Hugo, *William Shakespeare*, 1864.

# **Sommaire**



## Tard

Il pleuvait ce soir-là ; une bruine drue et froide qui mouillait l'air au-delà du supportable. Il n'était pas encore rentré ; c'était son habitude. Trop d'urgences, un surcroît de travail. Le temps s'allongeait comme un chat, lascif, seconde après seconde, au rythme des mille petits bruits de la maison déserte auxquels s'ajoutaient les sons du dehors : le vent dans les tuiles, le mince filet d'eau coulant dans les chéneaux, le couinement du rosier grimpant qui griffait la gouttière. De loin en loin, une voiture chuintait sur la rue toute proche. Des pas décroissaient, accompagnés par le cliquetis d'une laisse et le rappel d'un chien dans un claquement de langue impatient. Il était dix heures passées.

Elle avait mangé devant la télévision, seule en tête-à-tête avec le présentateur du journal. Sa voix était familière, rassurante, malgré toutes ces horreurs qu'il annonçait, parce que ce n'était pas sa tristesse à elle qu'on racontait. A force de soirées solitaires, les traits de cet invité du dîner lui paraissaient plus intimes que ceux de son mari devant Dieu et devant les hommes. C'était parfois une femme, mais qu'importe ; ce visage aussi, elle le connaissait davantage que son propre reflet dans la glace. Elle ne se regardait plus, ne s'aimait plus, ne prenait plus soin d'elle. A quoi bon ? Si par hasard elle se faisait belle, c'était pour elle seule et ses amis du soir, ceux qui apparaissaient invariablement à vingt heures, ponctuels, fidèles, attentionnés.

Il téléphonait parfois, lorsqu'il rentrait encore plus tard qu'à l'habitude. Il s'excusait, promettait, rassurait. Bien sûr, elle l'avait soupçonné de partager sa vie avec une autre femme. Elle avait été jalouse avant d'être désespérée. S'il avait une maîtresse, ce devait être au bureau alors, sur le bureau même, car à chaque fois qu'elle l'avait appelé au téléphone pour le prendre en défaut, il avait répondu à la première sonnerie. Plus d'une fois, elle avait guetté les signes, la confusion, la gêne, l'essoufflement, mais il lui parlait

toujours de cette voix grave, posée, rassurante. Et chaque fois, en fond sonore, le martèlement des doigts sur les touches de l'ordinateur lui faisait comprendre qu'elle n'était plus qu'accessoire, qu'il n'interrompait même pas sa tâche pour lui débiter ses fadaïses.

Onze heures ; elle se coucha.

A minuit moins cinq, elle entendit la voiture qui ralentissait avant de franchir le portail en bousculant les graviers. Le jeu des phares dans la végétation, les ombres qui se faufilaient dans la chambre par le jour des volets, le ronflement qui s'éteignait, le claquement de la portière et le crissement des pas autour de la maison, tout cela faisait partie du cérémonial. Un cérémonial fait d'habitude et d'indifférence. Cela n'allait pas plus loin. Le charme retombait au-delà de l'entrée, lorsqu'il était là sans y être vraiment.

Ce soir-là pourtant, ce n'était pas tout à fait comme d'habitude.

Elle n'avait pas fermé les volets à cause de la pluie qui cinglait méchamment la façade, et il s'en était aperçu. Elle l'entendit faire le tour de la maison, ses pieds frôlant la terrasse, et le grincement des gonds, le claquement des panneaux de bois résonnaient comme des bruits nouveaux. Et puis ce claquement de porte à l'arrière du garage. Elle lui fut

reconnaissante de ne pas utiliser la porte principale comme il faisait d'ordinaire, qu'il pleuve ou qu'il neige. Certes, elle avait tout son temps pour faire le ménage, mais ces empreintes qu'il laissait dans l'entrée rendaient ses longues absences plus intolérables encore. Elle guetta son arrivée dans la cuisine et regretta de ne pas lui avoir préparé son repas. Il tardait à venir et elle dressa l'oreille.

Tintement de métal. Il fourrageait dans la boîte à outils ou dans le matériel de jardin, quelque part dans le garage. Que cherchait-il donc ? Avait-il un souci mécanique ? Elle éprouva une certaine déception en comprenant qu'il n'avait pas choisi ce chemin pour éviter de souiller le carrelage mais pour une raison purement pratique.

Elle posa son livre avec agacement et éteignit la lampe de chevet.

Dans l'ombre, les bruits s'amplifiaient encore. La porte s'ouvrit dans l'arrière-cuisine. Elle frémit en percevant le craquement de ses souliers ; il n'avait pas pris la peine de se déchausser. Elle se redressa sur son séant, irritée, blessée. Il approchait. Elle allait ouvrir la bouche pour lui crier de mettre ses pantoufles lorsque la sonnerie du téléphone stridula comme des grillons un soir d'été. Une,

deux sonneries. Les pas s'étaient immobilisés au pied de l'escalier. Au-dehors, un volet claqua ; elle devina son impatience : il n'aurait plus qu'à ressortir pour le fermer à nouveau. Le répondeur se déclencha à la troisième sonnerie.

Un silence, le temps du message d'accueil, et puis sa voix calme et chaude, un peu moins calme, un peu moins chaude qu'à l'habitude, avec d'autres voix en arrière-plan. Elle disait : « Chérie, c'est moi, j'ai eu un problème. On m'a volé mon portefeuille et mes clés. Je ne sais pas quand c'est arrivé. Je m'en suis aperçu quand j'ai voulu prendre la voiture : elle n'était plus sur le parking. Là, je suis au commissariat et ça risque de durer encore un moment. Ne t'inquiète pas, je ne sais pas quand je rentrerai. Je t'embrasse ».

La tête vide, le cœur au bord des lèvres, elle écouta le bipbip lancinant du téléphone et le hoquet du répondeur. En bas, dans le salon, une saute de vent plaqua violemment un second volet, puis le silence retomba.

Elle tenta d'appeler, mais les sons s'étouffèrent dans sa gorge lorsqu'elle perçut le souffle d'une respiration et le craquement des marches dans l'escalier.

## Eclats de verre

• 18 Avril

« Papa, tu joues avec moi ? ».

Pour toute réponse, Eloïse n'obtient qu'un vague grognement. On dirait le râle d'une bête malade.

Dans l'ombre de la chambre aux volets clos, elle perçoit le froissement des draps, le grincement du sommier torturé. L'atmosphère est immobile, alourdie de relents de sueur et d'alcool.

« Papa ? ».

Déjà elle renonce. Elle comprend qu'elle a perdu un compagnon de jeu. Il n'y a pas si longtemps pourtant, il appréciait sa compagnie turbulente. Il aimait disputer avec elle une partie de rami ou de Monopoly,

parfois même une simple bataille aux cartes. Elle devine qu'à présent, il en est bien incapable. Elle n'est même pas certaine qu'il puisse se lever s'il en a envie, et se tenir debout s'il le faut.

Avec une petite moue de dépit, Eloïse se rencogne contre la porte-fenêtre, calée dans les coussins, et reprend sa lecture. A l'autre bout de la pièce, Laurine et Alban détruisent méthodiquement une maison Lego qu'elle a construite, ponctuant d'un rire hystérique chaque éparpillement de briques. Elle les laisse faire.

Dix-huit heures dix.

Maman rentre, leur sourit, les embrasse avant de jeter un coup d'œil circulaire. Son expression se fane en devinant la chambre plongée dans l'ombre. Une petite ride se dessine au coin de ses lèvres et ses yeux s'embuent, à moins que ce soit la fatigue qui lui donne ce regard vitreux. Eloïse préférerait avant, quand c'était Maman qui restait le mercredi et que Papa revenait plus tard. Le week-end, elle avait le temps de lui lire des histoires et l'emmenait parfois au cinéma. A la belle saison, si le temps le permettait, ils allaient tous pique-niquer dans des pays qu'elle s'inventait avec des mers de la taille d'un lac, des îles mystérieuses et des cabanes

dans la forêt, des grottes et des rivières secrètes. Depuis quelques mois, les fins de semaines sont silencieuses et tristes, confinées au pied de la falaise austère de cette barre d'immeuble où ils habitent depuis le début de l'année. Le jardin, le village, la campagne lui manquent.

« Tu as fait tes devoirs ? » demande Maman.

Eloïse hoche la tête.

« C'est déjà ça... ».

Mais Maman semble débordée, dépassée, défaite. Eloïse devine que ce n'est pas assez, que son rôle de petite fille ne suffit plus. Quand elle perçoit le reniflement, elle se demande si Maman a pris froid ou si elle est encore en train de pleurer.

#### • 4 Août

Papa ressemble à un dieu antique avec son corps musclé luisant de crème solaire. Instinctivement, Eloïse se rapproche de lui. Elle a un peu peur des vagues, de la marée montante. Elle finit par s'ancrer à la dextre paternelle. Ses yeux sont pleins de sel et de lumière qui lui font presque mal, mais c'est une douleur merveilleuse. Accrochée à Papa, elle se sent invincible. Elle se retourne : à la



limite des vagues, Maman retient Laurine et Alban, empotés, empâtés dans le sable lourd de la grève que les vaguelettes creusent sous leurs pieds. Elle lui sourit de loin, peut-être même lui fait-elle un clin d'œil.

Papa lui a lâché la main pour plonger dans les vagues. Eloïse a un peu peur et reflue mais, sitôt réapparu à la surface, Papa lui fait signe de le rejoindre.

« J'ai pied, n'aie pas peur ! ».

Mais Eloïse ne peut s'empêcher de se retourner une nouvelle fois. Sur le visage de sa mère, elle découvre une expression tendue, inquiète. Elle veut retourner mais déjà, il est sur elle et l'entraîne.

Elle hurle : « Non, non ! ».

Le sable granuleux se dérobe sous ses pieds ; la vague l'emporte. Elle sent à peine les mains puissantes de son père qui lui maintiennent la tête hors de l'eau. Elle a l'impression de suffoquer et pourtant, il rit aux éclats, la soulève. Il lui fait peur parfois. Un peu d'écume lui entre dans les narines. Elle s'engoue. Des algues dérivantes s'entortillent entre ses doigts de pieds. On dirait des tentacules qui essaient de l'enserrer, de la retenir, de l'attirer vers les abysses. Elle se débat.

Papa s'est rapproché du bord et la dépose dans un fond d'eau mouvante qui, en se retirant, fait grésiller le sable surchauffé.

« Tu as peur ? ».

Puis, sans attendre, Papa ajoute : « Il va falloir apprendre à nager. Tu verras, c'est facile ».

Papa sait tout faire et pour lui, tout paraît simple.

« Tu es fou ! ».

Maman semble mécontente et, lorsque Papa tente de la rassurer, elle rétorque : « La mer est agitée, il y a des courants ! ».

Il hausse les épaules et propose : « On va manger une glace ».

Maman se radoucit et hasarde un sourire. Peut-être qu'en fait, elle ne déteste pas ce caractère aventureux et risque-tout, même s'il l'effraye un peu.

### • 25 Décembre

Eloïse est rassurée. Il y a autant de cadeaux que l'an passé. Elle craignait un peu les restrictions depuis qu'elle avait entendu Maman et Papa discuter de leurs problèmes financiers. Elle a tout de même compris que si la situation ne change pas, ils vont devoir abandonner leur petite maison dont les